Zeitschrift: Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband = organe officiel de la Société fédérale des orchestres

Herausgeber: Eidgenössischer Orchesterverband

Band: 28 (1967)

Heft: 11-12

Artikel: Le violon d'Ingres

Autor: Fallet-Castelberg, Edouard-M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-955856

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Festschrift zum Jubiläum des EOV

Zum fünfzigjährigen Bestehen des Eidgenössischen Orchesterverbandes wird im Frühling 1968 eine Festschrift veröffentlicht, die der Verfasser gediegen illustrieren möchte. Er benötigt dazu Bildmaterial aus den Sektionen. Erwünscht sind Photographien früherer Mitglieder des Zentralvorstandes und der Musikkommission, Aufnahmen von Delegiertenversammlungen des EOV, von konzertierenden Sektionen und alten Dokumenten aus den Archiven unserer hundertjährigen und noch älteren Orchester. Auch alte Programme und andere Kuriositäten sind willkommen.

Das Bildmaterial wird schonlich behandelt und nach Gebrauch wieder zurückgegeben werden. Es ist an den Unterzeichnenden zu senden (Adresse: 3047 Bremgarten bei Bern, Johanniterstraße 15), der Ihnen für Ihre wohlwollende und verständnisvolle Mithilfe im voraus bestens dankt.

Dr. Ed. M. Fallet-Castelberg

Plaquette du jubilé de la SFO

A l'occasion de ses cinquante ans d'existence, la SFO publiera, au printemps 1968, une plaquette que son rédacteur désirerait illustrer dignement. Il a besoin, à cet effet, de matériel photographique et autre des sections et pense, en premier lieu, à des portraits d'anciens membres du comité central et de la commission de musique, à des photographies prises lors d'assemblées des délégués de la SFO ou à des concerts de nos sections, ainsi qu'à des photographies de vieux documents (y compris de vieux programmes et d'autres curiosités) déposés dans les archives de nos orchestres qui ont cent ans ou plus.

Le matériel photographique ou autre sera traité avec soin et retourné à son propriétaire après usage. On est prié de bien vouloir l'envoyer au soussigné (adresse: 3047 Bremgarten près Berne, Johanniterstrasse 15) qui vous sait gré d'avance de votre bienveillante et précieuse collaboration.

Edouard-M. Fallet-Castelberg

Le violon d'Ingres

On a commémoré cette année le centenaire de la mort du grand peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres. Reconnaissante de l'enrichissement qu'il apporta à l'art français, la France a déclaré l'année 1967 «Année Ingres». C'est l'occasion de parler aussi du «violon d'Ingres». L'Anglais a son «hobby», l'Allemand son «Steckenpferd» et le Français son «violon d'Ingres». Voyons d'abord ce qu'en disent les dictionnaires.

Dans le tome quatrième, page 68, du «Larousse du XXe siècle» on peut lire ce qui suit: «Une légende, assez suspecte, prétend que le peintre Ingres était plus fier de son jeu sur le violon, jeu qui était fort ordinaire, que de sa peinture, qui l'avait rendu illustre. C'est de là qu'on dit: ‚C'est son violon d'Ingres' en parlant d'une marotte dont un artiste est plus entiché que de l'art où il excelle.»

Et voici ce que relate le «Dictionnaire encyclopédique Quillet», page 2385: «Une légende prétend qu'Ingres se montrait plus fier de son petit talent de violoniste que de son génie de peintre. On donne depuis le nom de violon d'Ingres à un talent secondaire dont un artiste se montre plus fier que de ce qui fait sa grandeur véritable.»

Examinons maintenant les faits historiques à la lumière desquels le lecteur pourra juger lui-même jusqu'où les dictionnaires ont raison.

Jean-Auguste-Dominique Ingres naquit le 29 août 1780, à Montauban, comme fils de Jean-Marie-Joseph Ingres et d'Anne, née Moulet. Le père était un génie rare dans les beaux-arts (il excellait en qualité de sculpteur, de peintre et d'architecte) et adorait la musique. Il jouait du violon et «faisait sa partie dans un concert». Le fils hérita des dons de son père pour la peinture comme pour la musique.

En 1792, Ingres commença ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Toulouse. En même temps, le violoniste Lejeune, ami du célèbre virtuose Pierre Rode, compléta, à Toulouse, l'éducation musicale inaugurée par Ingres père, à Montauban. Toutes ces leçons de violon reçues firent d'Ingres un exécutant habile. Il trouva son gagne-pain à l'orchestre du Capitole (Grand Théâtre de Toulouse), où il fut engagé en qualité de second violon. Il dit lui-même y avoir exécuté en public un concerto de Giovanni-Battista Viotti avec succès.

Le rôle que devait jouer dorénavant la musique dans la vie d'Ingres ressort clairement d'une lettre que le peintre adressa le 20 novembre 1838 de Rome à Madame Lesueur, veuve du compositeur Jean-François Lesueur (1760—1837). Il avoue ce qui suit: «Avant que j'eusse l'inappréciable honneur d'être connu et aimé du grand artiste [Ingres parle de Lesueur], lorsque, bien jeune encore, j'étais violon à l'orchestre de Toulouse, c'est à ses beaux et immortels ouvrages, qui m'ont inoculé le goût et l'amour de la grande et noble musique, que j'ai dû l'une des plus douces et des plus constantes joies de ma vie.»

A l'Académie de Toulouse, Ingres était successivement élève de Joseph Roques, de Vigan et de Juan Briant. En août 1797, il gagna Paris où il rentra à l'atelier du célèbre peintre Louis David (1748—1825). Le voyage s'effectua dans les formes ordinaires des diligences à relais, et non à pied, suivant une légende qui montre Ingres et l'un de ses condisciples, allant de ferme en ferme, de château en château, de ville en ville, et gagnant une maigre pitance, à l'aide de leur violon. Relevons encore une autre erreur: On a dit qu'Ingres avait joué du violon à Paris, au Théâtre Doyen, pendant qu'il était à l'atelier de David.

Il ressort des notes manuscrites de Madame Ingres, née Ramel, que c'est inexact. Son mari n'appartint pas à un autre orchestre que celui de Toulouse.

Louis David associa d'emblée Ingres à la peinture du portrait de Madame Récamier. Il souligne la gravité du caractère de son élève qui étudia avec plus de suite et de persévérance que la plupart de ces condisciples. En 1801, Ingres obtint le premier Prix de Rome avec son tableau «Achille et les ambassadeurs d'Agamemnon». L'Académie de France étant fermée, faute de crédits, il ne put partir pour la Ville éternelle qu'en 1806.

En attendant, il exécuta son portrait par lui-même, à l'âge de vingt-quatre ans (Musée Condé, Chantilly), le portrait en pied du Premier consul (1805, Liège), celui de Napoléon Ier en costume impérial (1806, Invalides), les portraits du sculpteur Bartolini, de la belle Zélie (1806, Rouen), de Monsieur, de Madame et de Mademoiselle Rivière (Louvre) et l'étonnant dessin de la famille Forestier (Louvre).

Ingres dit de cette famille: «On faisait beaucoup de musique dans cette maison: j'y passais ordinairement mes soirées; j'y jouais du violon; la demoiselle m'accompagnait; j'avais pour elle une inclination qui fut partagée. Comme j'allais partir pour l'Italie, les parents décidèrent de remettre le mariage à l'époque de mon retour; mais un beau soir, le soir des adieux, la jeune personne contraria mes idées en peinture et me tint tête; cela m'avertit, je la laissai de côté.» C'est en bref le roman d'amour avec Julie Forestier.

En octobre 1806, Ingres arriva à la Villa Médicis. Il reçut de Suvée, directeur de l'Académie de France, le petit atelier de San Gaëtano, qui, au Pincio, a la plus belle vue sur Rome. Le 4 décembre 1813, Ingres épousa Madeleine Chapelle dans cette ville. Divers portraits et des tableaux tels que «Oedipe et le Sphinx», «Thétis», «Grande Odalisque» ainsi qu'un nombre incalculable de crayons (portraits d'Anglais, de Français et de toutes les nations, des vues de Rome) virent le jour durant ces années. De 1820 à 1824, les époux Ingres séjournèrent à Florence, pour rentrer ensuite à Paris où le peintre travailla jusqu'en 1834.

De 1835 à 1840, Ingres occupa le poste fort important de directeur de l'Académie de France, à Rome. Tous les dimanches, il y avait à la Villa Médicis la soirée musicale dont Amaury Duval dit qu'il ne l'a jamais vue varier pendant son séjour dans la Ville éternelle. On n'y jouait que de la musique «vertueuse» comme Ingres appelait celle de Mozart, de Beethoven et de Gluck.

En avril 1841, Ingres rentra définitivement à Paris. On se ligua pour lui offrir un banquet de 426 couverts qui eut lieu dans la salle Montesquieu. Hector Berlioz avait accepté la mission de composer le programme d'un concert où l'on n'entendit que Gluck et Weber, chantés par Del Sarte et par Massol, accompagnés par Berlioz lui-même et par ses camarades, anciens pensionnaires de la Villa Médicis: Ambroise Thomas et Ernest Boulanger.

Dès son retour, Ingres commença de peindre la célèbre série de ses grands portraits de femmes. Puis il créa diverses compositions: la «Vénus Anadyomène» (1848), la «Naissance des Muses» (1858), la «Source» (1856, Louvre) et l'admirable «Bain turc» (1859 et 1863, Louvre).

Sa première femme mourut le 27 juillet 1849, à l'âge de soixante-dix ans. Ingres se remariera avec Delphine Ramel, le 15 avril 1852, à Versailles. A l'exposition de 1855, il obtint l'une des grandes médailles. Ingres était porteur de la croix des Trente du Mérite de Prusse. Napoléon III le nomma, en outre, grand officier de la Légion d'honneur. En 1862, il devint sénateur.

En 1818, Ingres écrit: «Je suis pour les arts ce que j'ai toujours été. L'âge et la réflexion ont, je l'espère, assuré mon goût sans en diminuer la chaleur. Mes adorations sont toujours Raphaël, son siècle, les anciens, et, avant tout, les Grecs divins; en musique, Gluck, Mozart, Haydn.»

Un jour, Ingres dit à ses élèves: «Si je pouvais vous rendre tous musiciens, vous y gagneriez comme peintres. Tout est harmonie dans la nature: un peu trop, un peu moins dérange la gamme et fait une note fausse. Il faut arriver à chanter juste avec le crayon ou le pinceau aussi bien qu'avec la voix; la justesse des formes est comme la justesse des sons.»

Ingres fut toute sa vie un intolérant dans les choses de l'art. Pierre Courthion s'exprime à cet égard comme il suit: «Butté, borné et idolâtre (de Raphaël), Ingres a la sévérité comptable d'un notaire . . . Tout en lui s'ordonne autour d'une seule manière absolue de perfection.»

Ses jugements furent aussi catégoriques en musique qu'en peinture, ne s'écria-t-il pas un jour: «La musique! quel art divin! honnête, car la musique a aussi ses moeurs. L'italienne n'en a que de mauvaises: mais l'allemande!» Gluck, Haydn, Mozart et Beethoven sont ses compositeurs préférés. Il y revient constamment en avouant: « . . . leurs beautés sont tellement inépuisables qu'on croit toujours les entendre pour la première fois, et la dernière est toujours la plus belle . . . Mais jamais rien d'italien! Au diable ce commun, ce trivial, où tout, jusqu'à ‚Je te maudis', se dit en roucoulant!» Et notre peintre mélomane ne manque pas d'apostropher à cette occasion Jean-Jacques Rousseau, le grand défenseur de la musique italienne.

Fréquentant assidûment théâtres et concerts, Ingres était devenu un fin connaisseur de tous les opéras, symphonies et concertos qui figurèrent au répertoire de son temps. On est étonné de sa sagacité en matière musicale quand il dit, par exemple: « Lulli, plus efféminé que Rameau, a quelquefois été grand, et Rameau, quoique en général majestueux, a sacrifié aux grâces et à la volupté» ou: «Les musiciens de génie savent seuls plaisanter. Méhul plaisante dans l'*Irato*, mais il plaisante en dieu: c'est Jupiter qui badine.»

Comme il faisait beaucoup de musique de chambre, les quatuors à cordes et les sonates pour violon et piano ou pour piano seul n'avaient pas de secret pour lui. Nous en voulons pour preuve ce qu'il dit de Joseph Haydn: «Et Haydn! le grand musicien, le premier qui a tout créé, tout trouvé, et tout appris aux autres! Est-ce que je suis vieux? Mais c'est celui vers lequel je reviens toujours avec plaisir et calme, comme au pain dont jamais on ne se lasse.»

Ingres connut — on s'en doute — un grand nombre de musiciens de son époque et il nous laissa plusieurs portraits devenus célèbres.

Le premier en date est celui de Nicolo Paganini (1782—1840) qu'Ingres dessina à la mine de plomb en 1819, à Rome, où les deux firent de la musique ensemble. A l'occasion du premier concert que le célèbre virtuose donna à Paris, le peintre se trouva fidèle au rendez-vous à l'Opéra. Il y rencontra Aumaury Duval auquel il vanta le talent de l'homme qu'ils allaient entendre, et la façon merveilleuse dont le grand violoniste comprenait les grands maîtres et savait en rendre le génie. Duval a décrit cette soirée à l'Opéra et ce qu'il rapporte est symptomatique aussi bien pour Ingres que pour Paganini. Voici le texte:

«La toile se leva sur un immense salon absolument vide: pas un meuble, rien qui en dissimulât la nudité; et lorsque, par la porte du fond, on vit entrer et s'avancer gravement jusqu'à la rampe un homme long, maigre, vêtu de noir, aux traits singuliers, presque diaboliques, la salle entière éprouva un moment de vif étonnement, presque le frisson.

«Aux premières notes graves et profondes qu'il tira de son instrument, on comprit bien vite à qui on avait affaire, et M. Ingres commença à exprimer par des gestes d'admiration tout le plaisir qu'il éprouvait; mais, lorsque Paganini se livra à ces exercices de prestidigitation, à ces tours de force qui ont donné naissance à une si ridicule école, le front de M. Ingres se rembrunit, et, sa colère augmentant en raison inverse de l'enthousiasme du public, il ne put plus se contenir: ‚Ce n'est pas lui', disait-il. J'entendais ses pieds frapper d'impatience le parquet, et les mots d'*apostat, de traître,* sortirent de sa bouche avec indignation.»

De Luigi Cherubini (1760—1842), il existe un très beau portrait au crayon et le célèbre portrait à l'huile qui se trouve au Musée du Louvre. Le premier porte l'inscription: «Souvenir d'amitié à Monsieur Thomas. Ingres del. 1835 Rome»; il est donc dédié à Ambroise Thomas, le futur auteur de «Mignon». Et l'on comprend le sens de ce souvenir d'amitié lorsqu'on lit le passage suivant de la lettre qu'Ingres, qui venait de prendre possession de son poste de directeur de l'Académie de France, à Rome, adressa à M. Varcollier en date du 25 mars 1835:

«Une chose me manque pourtant: je suis sans musique par le manque de ma grande caisse, dont je suis privé encore. Heureusement la Providence est grande. Elle a eu pitié de moi en prolongeant le séjour à Rome d'un pensionnaire musi-

cien compositeur, nommé Thomas: jeune homme excellent, du plus beau talent sur le piano, et qui a dans son coeur et dans sa tête tout ce que Mozart, Beethoven, Weber, etc., ont écrit. Il dit la musique comme notre admirable ami Benoît, et la plupart de nos soirées sont délicieuses . . .»

Quant au portrait conservé au Musée du Louvre, Ingres le commença en 1839, à Rome, pour l'achever en 1842, à Paris. Amaury Duval rapporte une scène assez curieuse qui se passa à l'atelier de son maître, où il se trouvait avec Mottez devant le «Cherubini» qu'Ingres était en train d'achever. Entre les trois, ils devisèrent s'il y avait quelque chose à changer à la main de la Muse: l'index venant en avant. Ingres était assez ébranlé et dit à ses amis: «Je verrai cela avec le modèle», et Duval d'ajouter que le doigt de la Muse n'a pas été changé!

En 1839, à Rome, Ingres dessina un très beau portrait de Franz Liszt (1811—1886). Le jeune pianiste-compositeur s'était réfugié en Italie avec la comtesse Marie d'Agoult; le couple arriva dans la Ville éternelle en janvier 1839. Liszt était porteur d'une lettre d'introduction pour Ingres que M. Bertin de Vaux lui avait faite déjà en mars 1836. Le pianiste consentit à se faire entendre, mais seulement pour Ingres et ses pensionnaires, à l'exclusion des étrangers. Liszt devait être souvent l'hôte du directeur de la Ville Médicis puisqu'il écrit au violoniste Lambert Massart en date du 1er mars 1839: «Je vois assez souvent M. Ingres, qui est très bienveillant pour moi. Nous faisons de la musique à force ensemble. Savez-vous qu'il joue très joliment du violon? Nous avons le projet de passer tout Mozart et tout Beethoven en revue.»

La «Revue et Gazette musicale» du 24 octobre 1839 publia dans la série des «Lettres d'un bachelier-ès-musique» signées par Liszt une lettre datée du 2 octobre 1839 et adressée à Hector Berlioz. Nous y relevons le passage suivant:

«Un homme dont le génie, aidé d'un goût exquis et d'un mâle enthousiasme a produit les plus belles créations de la peinture moderne, M. Ingres, m'admit à Rome dans une intimité dont le souvenir rend encore fier . . . Ce grand artiste, pour lequel l'antiquité n'a pas de secret, et qu'Appèle [sic!] eût nommé son frère, est excellent musicien comme il est peintre incomparable. Mozart, Haydn, Beethoven lui parlent la même langue que Phidias et que Raphaël . . . Puis le soir, lorsque nous rentrâmes [d'une visite au Vatican], après nous être assis sous les chênes verts de la Ville Medicis, après avoir causé longtemps coeur à coeur de toutes ces grandes merveilles, je l'entraînai vers le piano ouvert, et lui faisant doucement violence: ‚Allons, maître, lui dis-je, n'oublions pas notre chère musique; le violon vous attend; la sonate en la mineur s'ennuie sur le pupitre, commençons'. — Oh, si tu l'avais entendu alors! Avec quelle religieuse fidélité il rendait la musique de Beethoven! Avec quelle fermeté pleine de chaleur il maniait l'archet! Quelle pureté de style! Quelle vérité dans le sentiment! Malgré le respect qu'il m'inspire, je ne pus me défendre de me jeter à son cou, et je fus heureux en sentant qu'il me pressait contre sa poitrine avec une paternelle tendresse.»

On aura deviné qu'il s'agit de la sonate à Kreutzer, opus 47, de Beethoven.

Bien que les «Lettres d'un bachelier-ès-musique» aient été publiées, en 1881, dans le recueil des écrits de Liszt, les experts sont unanimes à penser qu'elles sont de la main de Madame d'Agoult. Liszt n'aura cependant pas été étranger à ces textes puisqu'il passa l'arrière-été de 1839 en sa compagnie à San Rossore d'où date la lettre du 2 octobre.

Peu après, Liszt et Madame d'Agoult se séparèrent à Florence. Rappelons qu'elle avait divorcé à cause de lui et qu'elle lui avait donné trois enfants dont Cosima épousera un jour Richard Wagner. Ingres a retenu dans son portrait de Liszt une certaine mélancolie, signe précurseur de la séparation imminante d'avec Madame d'Agoult à qui le dessin était d'ailleurs destiné. Cela explique aussi pourqoui le portrait est en possession des descendants de Richard Wagner, à Bayreuth.

M. Hans Naef qui publia, à la Gulide du Livre, le superbe volume «Rome vue par Ingres», signale dans la «Neue Zürcher Zeitung» du 24 septembre 1967 un fait divers assez sensationnel au sujet du portrait de Liszt. Le monde des arts était supéfait de constater que la Galerie Karl et Faber, à Munich, offrait à la vente aux enchères, prévue pour les 19 et 20 octobre 1965, le portrait jalousement gardé par la famille Wagner. Ce n'est que trois mois plus tard que les gazettes d'Allemagne, nous apprirent qu'un arrière-petit-fils de Richard Wagner avait remis le portrait de Franz Liszt à la galerie en cause. Etudiant à Munich, il se promit de cette vente un petit supplément d'argent de poche. Mais lorsqu'on lui indiqua que la valeur du dessin d'Ingres était au moins de 25 000 DM, il commença de se douter d'avoir commis une bêtise. Comme il tarda à s'ouvrir à ses parents, il n'était plus possible de retirer le portrait de la vente aux enchères. Il fut adjugé pour 105 000 DM, prix maximum jamais payé pour un dessin d'Ingres. Et ce prix fut payé par la famille Wagner elle-même! Farce d'étudiant qui coûta vraiment cher aux parents.

En 1840, Ingres dessina, aussi à la mine de plomb, le portrait de Charles Gounod (1818—1893) qui était à cette époque pensionnaire de la Villa Médicis. Dans son ouvrage «Ingres, sa Vie, son Oeuvre», Henry Lapauze, en se basant sur Charles Gounod, «Mémoires d'un Artiste», écrit ce qui suit au sujet des rapports entre le directeur de l'Académie de France, à Rome, et son jeune pensionnaire:

«Admirons à travers Gounod le portrait moral d'Ingres à cette époque. C'est Gounod, en effet, qui l'a tracé avec le plus de vérité, dans un sentiment de gratitude et d'émotion presque sacrées. 'Il était fou de musique', disait Gounod: voilà ce qui devait rapprocher tout de suite le maître sexagénaire de l'enfant de vingt ans. Gounod jouait tous les soirs pour Ingres, et le dimanche pour les invités du directeur. C'est au piano qu'Ingres a représenté son cher musicien de 1840, devant la partition de *Don Juan*, fixant ainsi le souvenir des heures di-

vines où ils communièrent ensemble dans Haydn, Mozart, Beethoven et Gluck: ‚Sincèrement humble et petit devant les maîtres, mais digne et fier devant la suffisance et l'arrogance de la sottise; paternel pour tous les pensionnaires qu'il regardait comme ses enfants et dont il maintenait le rang avec une affection jalouse au milieu des visiteurs, quels qu'ils fussent, qui étaient reçus dans ses salons, tel était le grand et noble artiste dont j'allais avoir le bonheur de recueillir les précieux enseignements.' — A ceux qui ont parlé du despotisme intolérant, exclusif d'Ingres, c'est encore Gounod qui répond: ‚Il n'était rien de tout cela.' La vérité, c'est que sa foi ardente était contagieuse. Personne n'admirait plus sincèrement que lui les oeuvres les plus différentes.»

Vieillard de soixante-dix-huit ans, Ingres écrira de Meung-sur-Loire à Magimel: «La musique, art divin, embaume ma vie; je la connais toute dans ce qu'elle a enfanté, et le premier jour en fut sonné il y a environ soixante-dix ans et plus, à Toulouse, là où, à quatorze ou quinze ans, je lus Homère, Virgile, des copies de Raphaël et les oeuvres accompagnées par moi au grand théâtre de cette ville, de Gluck, Haydn, Grétry, Méhul . . . Je n'ai connu que plus tard, à Paris, le divin Mozart. Depuis ce temps, comme tout imprégné et à jamais, je n'ai changé. Mon coeur s'est toujours tourné vers eux, comme l'héliotrope se tourne vers le soleil. — Ma chère Mme Ingres, comme une source dont j'ai eu soin, me dit à ravir pour moi, les sonates d'Haydn et Mozart. Il y en a une troisième en fa qui fait notre bonheur, nous ne pouvons nous lasser de la dire, et de l'entendre . . .» (Il s'agit apparemment de la sonate en fa, Koechel 332, que Mozart composa en été 1778, à Paris, et que plusieurs éditeurs publièrent comme no. 3 de l'opus VI).

Le 8 janvier 1867, Ingres réunit à dîner quelques intimes, et une soirée musicale suivit où il communia pour la dernière fois avec Gluck, Mozart et Beethoven. Il tomba malade la même nuit et expira le 14 janvier, à une heure du matin. Ecrivains, artistes, hommes politiques se pressèrent aux funérailles, qui eurent une imposante dignité. Le grand peintre mélomane fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, à Paris.

Ingres avait pris des dispositions testamentaires qui réservaient au Musée de Montauban «Jésus au milieu des Docteurs», divers tableaux, les portraits de famille, un de ses violons, sa palette et ses pinceaux et la totalité des dessins dont s'emplissaient les cartons. Suivant sa lettre au maire de sa ville natale, il assemblait là les plus précieux de ses souvenirs.

Son violon, il l'a immortalisé aussi dans cet admirable tableau où il s'est représenté, sous les combles de son atelier de Rome, peignant sa grande fresque de «Romulus et Acron», plaqué contre la toile immense comme un ouvrier biblique sur une muraille démesurée des Pyramides. Et il a peint avec un soin délicat et achevé, au pied de la chaise où il est assis tournant le dos, son violon — le «violon d'Ingres».

Musicien amateur passionné et grand connaisseur de la musique, Ingres peut nous servir de modèle. Il fut sans doute un des nôtres, un des meilleurs, qui, en immortalisant son violon, éleva en même temps le plus beau monument à l'amateurisme. La musique, art divin, embaume aussi notre vie, elle est l'une des plus douces et des plus constantes joies de notre vie, pour employer les termes mêmes de celui qui en a fait l'expérience bienfaisante jusqu'à son dernier souffle.

Edouard-M. Fallet-Castelberg

Die Ecke des Dirigenten — Le coin du chef d'orchestre

1.

Die Musikkommission und Herr Benno Zürcher, Zentralbibliothekar, geben hiernach die *Neuanschaffungen des Jahres 1967* bekannt.

La commission de musique et M. Benno Zürcher, bibliothécaire central, font connaître ci-après les *acquisitions de 1967*.

		B 3
Leclair J.-M.		Konzert in a-moll für Violine mit Streichorchester, op. VII/5.
	67	Solo-Vl., Str., Cemb., P.
Naudot J.-J.		Konzert für Flöte (Altblockflöte, Oboe) mit Streichorchester (ohne Vla.) und Bc., op. 17 Nr. 5
	67	Solo-St., Str. (Klv./Cemb.), P.
		D 1
Ricciotti C. (Pergolesi?)		Concertino Nr. II in G-dur für vier Vl., Vla., Vc., Bc.
	67	Str., Cemb., P.
		Concertino Nr. IV in f-moll für vier Vl., Vla., Vc., Bc.
	67	Str., Cemb., P.
Telemann G. Ph.		Ouverture des nations anciennes et modernes
	67	Str., Cemb., P.
		D 2
Haydn J.		1. Divertimento in B-dur für zwei Vl., Vla., Vc. (Kb), op. 1 Nr. 1
	126	Str., P.
		11. Divertimento in D-dur für zwei Vl., Vla., Vc. (Kb), op. 2 Nr. 5
	126	Str., P.